



Le Métrologue de nos errances

Opéra contemporain
Musique - Stéphane Leach
Texte - Babouillec

Dossier de presse

ENTRETIEN AVEC LE COMPOSITEUR S.LEACH A PROPOS DE SON OPÉRA

Alexandre Pham - Le 1er/11/2024

Classic News

CLASSIQUENEWS : Les prochaines représentations sont-elles la création de votre opéra ? Avez-vous modifié ou affiné pour la première certains points de la partition ? Pour quelles raisons ?

STÉPHANE LEACH : Oui, les représentations au théâtre de l'Opprimé sont l'aboutissement d'un long travail et nous présentons la première phase de la création de cet opéra, sous cette forme avec des éléments scéniques simples, en mettant l'accent sur la lumière. Par la suite, nous pourrons, avec plus de moyens, développer la scénographie et les costumes pour une version totalement aboutie. Le livret de Babouillec, auteure autiste reconnue, a été écrit, à ma demande, il y a déjà 7 ans, le processus compositionnel n'a cessé d'évoluer jusqu'à aujourd'hui. La partition a aussi évolué avec les répétitions et les chanteurs, leur voix, la présence de l'accordéon et du glassharmonica, la dramaturgie, la mise en scène. C'est un travail d'écoute et d'adaptation, le spectacle se révèle et nous guide, on passe de l'étape dirigiste et volontaire à une étape où les divers éléments se répondent, dialoguent, s'ajustent et nous indiquent la direction à prendre. Tout cela se traduit dans la musique, la mise en scène et l'ensemble des éléments constituant le spectacle.

CLASSIQUENEWS : Que renforce la musique pendant le spectacle ? Favorisez-vous certains personnages ou certaines situations ? Quels thèmes / quels sujets vous ont intéressé comme compositeur ?

STÉPHANE LEACH : Toute musique devrait permettre à l'auditeur, au spectateur, de l'amener à une écoute libératrice, de le disposer à un voyage intérieur de grande intensité et, par l'émotion, de le conduire à écouter, de souligner et de rendre clair et audible le livret, qu'il soit parlé ou chanté. Le texte de Babouillec n'est pas linéaire et logique comme peuvent souvent nous conduire nos pensées rationnelles. Il est sujet à fulgurances, à des évidences, à des images poétiques bouleversantes. La musique contribue en partie à cet univers, tout comme la mise en scène, la scénographie, la lumière, les costumes et maquillages et bien sûr la qualité des interprètes. Je ne favorise pas particulièrement certains personnages, mais je crée musicalement des couleurs qui permettent de rendre compte des diverses situations. J'ai pris le texte dans sa totalité, en abordant les différents thèmes avec des couleurs musicales en résonance aux situations. (...)

Lire l'entretien entier ici :

<https://www.classiquenews.com/entretien-avec-le-compositeur-stephane-leach-a-propos-de-son-nouv-el-opera-le-metronome-de-nos-errances-creation-mondiale-programmee-le-6-nov-prochain/>

CRITIQUE DE L'OPÉRA

Alexandre Pham - Le 8/11/2024

Classic news

(...) la tapisserie sonore permanente du texte produit cette musique verbale propre, véritable chant dans ses rythmes spécifiques, que la musique allusive du compositeur Stéphane Leach relance, ponctuée, revêt, accompagne idéalement.

L'instrumentation est d'un chambrisme réservé et particulièrement ciselé, associant piano et accordéon - le compositeur lui-même étant au piano et indiquant départs comme fins aux musiciens, avec comme point d'orgue, sa performance finale à l'harmonica de verre dont les résonances enivrantes plongent dans le mystère et l'onirisme du rêve, tout en élargissant les champs sonores au moment où le quatuor unifié prend son envol.

(...)

La musique ponctuée et jalonne le cheminement dramatique, conçu comme un rituel dont on suit chaque séquence comme une avancée dans un purgatoire où sont abolies toutes références de lieu et de temps. La question de l'être individuel et son identité comme sa place dans le monde et par rapport aux autres, y inspire des tableaux de pur onirisme ; tout passe par la jubilation naturellement chantante du verbe, ces images délirantes et souvent enivrées ; qu'incarnent et qu'éprouvent, chacun selon son tempérament, les 4 protagonistes.

(...)

Dans cette arène où se construisent les individualités, tous les chanteurs sont engagés, soucieux de caractériser leur personnage.

(...)

Ainsi s'accomplit une partition riche et subtile où le compositeur autant que l'auteure ont tant de thèmes à transmettre.

Lire l'article complet ici :

<https://www.classiquenews.com/critique-opera-paristheatre-de-lopprime-le-8-nov-2024-stephane-leach-babouillec-le-metronome-de-nos-errances-creation-mondiale/>

AVIGNON - BABOUILLEC «FAIT PÉTER L'ARC-EN-CIEL»

Anne Diatkine - Next Libération

20 juillet 2015 à 17:46

A l'occasion de la création de «*Forbidden di sporgersi*», conçu par Pierre Meunier et Marguerite Bordat, «Libération» a échangé avec l'auteure du texte, jeune poétesse autiste.



*«Forbidden di sporgersi»,
adaptée d'Algorithme éponyme, de Babouillec, à Avignon.
Photo Christophe Raynaud de Lage*

Les vingt premières minutes de *Forbidden di sporgersi*, le spectacle conçu par Pierre Meunier et Marguerite Bordat d'après *Algorithme éponyme* de Babouillec, jeune poétesse née en 1985 et sans communication orale, sont dépourvues de paroles. On les attend, on les espère, on a envie d'entendre la langue de cette écrivaine avec qui l'échange est fortement brouillé, mais non ! Pierre Meunier et Marguerite Bordat ont choisi de commencer leur spectacle en réitérant sur scène cette limite radicale entre Babouillec et les autres. Limite qui n'est pas un mur. Perception qui est loin d'être bloquée mais ne se traduit par aucune de nos conventions.

Mikado

Deux hommes s'activent dans un genre de laboratoire. Ils tentent d'associer deux morceaux de Plexiglas transparents qui sans cesse basculent, ne parviennent pas à coïncider, et à travers desquels il est compliqué de voir. Les gesticulations des personnages qui se plient en quatre pour ne pas s'affaler ont un aspect comique.

Pierre Richard n'est pas loin, et les enfants peuvent aimer *Forbidden di sporgersi*, dont le titre est tiré du texte de Babouillec. Par la suite, un méli-mélo de fils échouent à être branchés sans prendre feu. Est-ce qu'on peut se relier, mettre en mouvement les pensées sans risquer le court-circuit ? Enfin, des paroles nous parviennent, parfois par cassette, parfois par micro, le dispositif oblige à tendre l'oreille tandis que la clarté acérée de ce qui est dit sidère : «*Fais-moi une place dans la chaîne à penser, crie en majuscules le silencieux*

fil d'Ariane coupé du reste du monde.» Il y est question de nyctalope «qui rayonne ton sur ton indéfiniment ballotté entre le noir, la lumière et lui-même» et de ce que peut un corps. Est-ce du Spinoza ? Ou du Philippe Beck, autre poète ? Non, c'est du Babouillec, qui nous déleste de nos références. Satchie Noro, acrobate aérienne - c'est le moment le plus émouvant du spectacle -, danse sur une sorte de mikado géant qu'elle escalade. A chaque pas sur une branche mouvante, elle risque d'effondrer la totalité. On se dit que c'est cela, être en vie, qu'on soit autiste ou bien portant : un effort continu pour se modifier, vaincre une défense ou une impossibilité, sans que l'édifice qui nous constitue ne s'écroule en entier. Durant la représentation, Babouillec manifestait sa joie de voir la figuration d'un univers psychique et d'entendre ses mots incarnés.

Son lien au théâtre est récent. Pendant longtemps, elle ne pouvait pas entrer dans une salle close. Lorsqu'elle a 20 ans, sa mère l'emmène voir Agatha de Marguerite Duras, mise en scène par Arnaud Stephan dans un lieu en friche à Rennes. Emue, elle envoie quelques lignes qu'elle intitule Zen Cartoon Duras au metteur en scène. Se noue alors une relation suffisamment confiante pour que Babouillec propose un deal : «*Je vais écrire un texte pour toi, et tu le diras, pour moi.*» Arnaud Stephan contre-attaque : «*D'accord. Mais en échange tu vas écrire un texte long.*» Il explique : «*J'avais envie de la faire connaître en tant qu'auteure, et non en tant qu'autiste qui écrit. C'est parce qu'elle est poète que je veux faire connaître ses textes.*»

Babouillec, alors diagnostiquée autiste très déficitaire, lui envoie un monologue intérieur, Raison et Acte dans la douleur du silence, mis en espace en 2011 sous le titre A nos étoiles. Au début du texte, publié comme ses autres œuvres chez Christophe Chomant Editeur, un court CV de Babouillec : «*Je suis née un jour de neige, d'une mère qui se marre tout le temps. Je me suis dit, ça caille, mais ça a l'air cool, la vie. Et j'ai enchaîné les galères.*»



Photo Christophe Raynaud de Lage

Énigmes

Pour chaque geste, Hélène a besoin de sa mère, Véronique Truffert, cavalière dans un autre temps, puis aujourd'hui «*maman d'Hélène à plein temps, avec beaucoup de plaisir. C'est si vaste*». Hélène a l'apparence d'une adolescente. Elle a peu d'autonomie motrice. Elle ne peut pas tenir un stylo, taper sur un clavier ou même tenir un livre ou un journal et tourner des pages. C'est sa mère qui a découvert «complètement par hasard, grâce à un jeu de construction qui était tombé et dont Hélène avait remis les pièces en ordre» que sa fille savait lire. Elle avait 20 ans.

Véronique fabrique alors un alphabet où chaque lettre est collée sur un bout de carton plastifié. La jeune fille forme les mots avec les petits carrés qu'elle triture. La mère recopie

les phrases à la main, puis rerange les lettres dans la boîte, afin que sa fille puisse continuer. Lorsqu'on devine le mot qu'elle est en train de former, Hélène l'interrompt et poursuit sa phrase. C'est une communication artisanale, à l'inverse de ce qui se pratique aujourd'hui, qui exige du temps, une concentration intense, et la présence de Véronique. L'étendue de son vocabulaire, qui oblige à prendre un dictionnaire, et son orthographe impeccable restent des énigmes. Hélène explose de rire, puis se met à pleurer, lorsqu'on lui dit qu'on trouve ses textes magnifiques. Son regard scanne mais ne regarde pas, puis sa tête se tourne et elle plisse les yeux. Sa mère : *«Le plaisir et les larmes, ça va parfois ensemble.»*

Avec ces lettres, l'écrivain propose qu'on la tutoie et qu'on l'appelle Babouillec. Au fur et à mesure qu'elle les pose, on est placé dans la situation du petit enfant qui apprend à lire par la méthode syllabique. C'est Babouillec qui ouvre la conversation :

«On voit tes ombres opalines dans le champ de la pensée.»

(«Op. opa. opalines», lit-on à l'envers, face à elle, interloquée.)

- *Est-ce que tu vois les ombres opalines tout le temps ou seulement les miennes ?*
- *Tout le temps, mais c'est la première fois que je le dis.*
- *Est-ce que tu aimerais me poser une question ?*
- *Où dorment tes rêves imaginaires ?*

(Moment de silence. C'est difficile de répondre du tac au tac. On lui répond :)

- *Peut-être que tu vas les réveiller. Et les tiens ?*
- *Dans mon esprit universel.*
- *Un esprit universel, c'est un esprit qui est partout ?*
- *Nous sommes coupés culturellement de nos liens avec l'univers. Moi, je n'ai pas de bagage culturel à traîner. Je suis vierge de l'apprentissage des codes établis. Je n'ai pas appris à lire et à écrire.*
- *Tu n'as pas appris, mais tu sais lire et écrire. Est-ce que tu peux nous expliquer comment tu as fait ?*
- *En jouant avec chacun des espaces secrets de mon cornichon de cerveau.*
- *J'imagine qu'il faut être très vaillante pour jouer avec chacun des espaces secrets de son cornichon de cerveau...*

Beaucoup plus drôle que les bancs d'école.

- *Tu as été à l'école ?*
- *J'ai raté la maternelle.*

(Sa mère, Véronique, intervient pour préciser : *«Non, elle n'a pas été à l'école. Comme elle l'a écrit dans Raison et Acte, elle a raté toutes ses chances d'être une championne sur les bancs d'école.»*)

- *Hélène et Babouillec, ton nom de poète, est-ce la même personne ?*
- *Oui, c'est la même personne mais Babouillec est ma naissance stomacale. C'est avec elle que j'ai commencé la digestion des informations sociales.*
- *Est-ce que tu vas au théâtre, parfois, écouter les textes des autres ?*
- *Oui. Good trip.*
- *Aimes-tu entendre ce que tu écris sur une scène ?*
- *Ça fait des étincelles dans la boîte à pensées. Ça fait péter l'arc-en-ciel de l'adrénaline. J'aime m'entendre. Carrément.*
- *D'où vient ton pseudonyme ?*
- *C'est un arrangement de mon surnom, «Grabouille».*
- *Regardes-tu les autres différemment, depuis qu'ils t'écoutent ?*

- *Oui. Je suis une oreille du monde...* (Elle bouscule les lettres, qui manquent de tomber. Elle part se reposer sur un fauteuil pour chercher son mot.
- *Véronique : «C'est très intime, cette conversation, et ce peut être bouleversant. Babouillec ne supporte pas qu'un mot lui échappe.»*

Babouillec poursuit sa phrase :)

... dotée d'antennes à ultrasons.

On interrompt l'entretien, non sans lui avoir demandé quelles étaient ces ombres opalines des pensées qu'elle avait vues. Babouillec reprend des lettres : *«Ton envie d'explorer la mienne.»*

Anne Diatkine

"DERNIÈRES NOUVELLES DU COSMOS": EMBARQUEMENT IMMÉDIAT



Par Rémy Roche @desmotsdeminuit

Mis à jour le 27/11/2016 à 23H28, publié le 08/11/2016 à 11H00



CULTUREBOX Julie Bertuccelli propose un magnifique portrait d'une jeune femme magnifique qui, dans sa différence, écrit l'ineffable.

C'est une énigme pour nos esprits cartésiens qui ne raisonnent qu'avec la science et la preuve. Hélène est autiste, elle a trente ans, semble en avoir la moitié, si elle est dans le monde et l'apparence d'un handicap mental, elle rayonne par ce qu'elle exprime, une poésie dont la pertinence et la puissance interroge tranquillement rien moins que l'infini de nos existences. Sa parole et son être sont de l'ordre d'un merveilleux bien réel qui nous invite, stupéfaits, à l'humilité mais aussi l'enthousiasme, nous êtres "normaux".

Hélène, qui s'est inventé le (sur)nom de Babouillec est donc autiste, accompagnée depuis toujours par Véronique, sa mère, une mère d'une fraîcheur et d'une disponibilité qui force l'admiration, on devine la patience, ou plutôt le contraire de l'impatience, qui l'anime et qui ont permis à sa fille d'être, étape après étape, à son rythme, à leur rythme à toutes les deux, en effet sans impatience, dans la découverte l'une de l'autre. C'est d'abord cet échange qui a permis une évolution. Petite, Hélène ne supportait pas le contact, le toucher, sa mère trouvera des objets de transfert qui permettront qu'elles se prennent aujourd'hui dans les bras, qu'Hélène lui dise "Je t'aime".

Hélène a 20 ans lorsque Véronique découvre dans sa curiosité des hasards, que sa fille qui n'a pas les facultés motrices pour écrire, qui ignore la parole, peut dire en manipulant des petites lettres plastifiées rangées dans un casier alphabétique. Ce que Babouillec écrit alors, lettre après lettre, est stupéfiant. Elle qui n'a jamais été à l'école, à qui on n'a pas lu de livres, parvient désormais à répondre aux questions du quotidien et, bien plus, à inventer un écrit et une pensée habituellement réservée aux poètes, aux philosophes. Elle use de la richesse d'un vocabulaire dont le commun des mortels ne connaît pas toujours le sens, toujours sans la moindre faute d'orthographe. Quand on lui demande comment elle a appris à écrire?

Je joue avec les espaces secrets de mon cornichon de cerveau"

Babouillec

Elle a aussi le sens de la formule! Une autre:

Je suis d'un lot mal calibré, ne rentrant nulle part.

Babouillec

L'acuité de sa langue et de sa pensée est rare, extraordinaire. Quand le monde est désormais gouverné par des algorithmes sans âmes, elle écrit un déroutant Algorithme éponyme dont Pierre Meunier et Marguerite Bordas s'emparent pour en proposer une version théâtrale au festival d'Avignon en 2015 et bientôt au Théâtre de la Ville à Paris.

Regards

De cette fée de la conscience donc de la question, Julie Bertuccelli réussit l'ébauche d'un portrait aussi réussi que possible, comment prétendre faire le tour d'un mystère? Seulement approcher un univers, un ailleurs.

"Être auprès d'elle, échanger avec elle, la lire, la regarder comprendre le monde de sa manière si personnelle, mais aussi jouir de la vie et de ses perceptions, a été un moment privilégié et bouleversant pour moi." Julie Bertuccelli

Avec juste distance, délicatesse et pudeur, elle ne dissèque pas un phénomène, son film qui n'est pas clinique ne convoque pas "spécialistes" et autres "toutologues" qui s'essayeraient à quelques vaines sentences sur l'étrange d'Hélène. Pour autant son empathie qui force la nôtre n'est pas angéliste. Hélène, elle le montre, si elle est souvent drôle, est un être sensible, qui souffre, de son handicap, mais aussi, comme nous tous, des doutes et des impossibilités, même si Babouillec, mieux que beaucoup d'entre nous, sait en extraire une substance qu'elle met aussi à notre disposition. Et de cela aussi Julie Bertuccelli propose, si ce n'est une explication, un regard en captant la profondeur de celui d'Hélène, ses yeux avides autant que rieurs, toujours à l'affût pour enregistrer ce que son "*cornichon de cerveau*" transformera en éblouissements.

On ne doit pas se priver de ces Dernières nouvelles du Cosmos.

> Les livres de Babouillec

> *Forbidden sporgersi*, d'après *Algorithme Éponyme*, au Théâtre de la Ville - Paris, 20 - 28 février 2017

Avec le recul mon œil a retrouvé son sens critique. La beauté que dégage l'image nous offre la possible interrogation de l'émotion. Rire ou pleurer face à ce monde d'un ailleurs. Vrai sujet de société, parler de l'autisme peut déranger. A travers ton film Julie, j'apparais comme une personne hors circuit qui avec sa boîte de lettres compose un langage d'une autre appartenance et les mondes se rejoignent. Avec plaisir je m'observe dans ton œil goguenard habité par l'amour de la lumière directe, fluide, embellissant les contours poétiques du réel. Abracadabra et saperlipopette, j'adore ce magique instant de l'éternité dans lequel, le regard, l'émotion, le corps tout entier s'immobilisent. Je crois que cette étrange alchimie de l'instant pour l'éternité m'enseigne la confiance dans l'existence d'être quelqu'un quelque part dans un espace de partage. Alors merci Julie d'avoir embarqué avec moi dans ce monde d'un ailleurs que tu appelles « des nouvelles du cosmos ».

Avec ma tva (tout vivre amour)

La lettre de Babouillec à Julie Bertuccelli après avoir vu son film.

Un chef-d'oeuvre de poésie brut, composé par une jeune femme murée dans le silence.

[Marine Landrot - Télérama n°3492](#)

[Mis à jour le 12/12/2016. Créé le 12/12/2016.](#)

Babouillec et Hélène Nicolas sont les pile et face d'une même personne « très déclarée sans paroles », comme elle se définit elle-même dans ce recueil de poèmes en forme de big bang. Comment ne pas être fasciné par cette jeune autiste d'aujourd'hui 30 ans, qui se mit à créer de la poésie alors qu'elle ne savait encore ni lire ni écrire ni parler ? La cinéaste Julie Bertuccelli vient de lui consacrer un documentaire fort, *Dernières Nouvelles du cosmos*. Il y eut Antonin Artaud. Il y a Babouillec. Il y eut Ghérasim Luca. Il y a Hélène Nicolas. Cette poétesse de l'urgence et de la stridence est une grande. Elle a sorti le langage de ses entrailles et livre en vrac un magma constitutif d'une grande beauté. Tripale et cérébrale - de toute façon, tout se mélange pour ne faire qu'un chez cet être omniscient -, son écriture dévaste et réveille. Elle dit la certitude de son bon droit, le fourvoiement des normo-pensants, le mystère d'être en vie, « étonnant voyage déboussolant sans départ défini où l'instant fait table rase avec l'idée d'une autre dimension que soi-même ». Elle alpague, implacable, s'excuse de ses manquements tout en absolvant l'humanité entière : « Je demande pardon aux idéalistes bâtisseurs de la reluisance de ce monde de me présenter comme une tache sombre défiant le réglage de la mécanique. » Malgré la violence des mots et leur agencement en rafale, une grande paix se dégage de cet art brut poétique. Le soulagement apporté par l'écriture illumine chaque mot. La boule à cris de Babouillec est à la fois une pelote douce et un boulet de canon. — Marine Landrot

2T Algorithme éponyme et autres textes, éd. Rivages, 140 p., 15 €.

L'INVENTION DES ÉTINCELLES

Le feuilleton de Claro - Le 16/02/2018

Le Monde des livres

L'invention des étincelles

LE FEUILLETON
CLARO



LES LIVRES VONT et viennent, ils semblent parfois aller de soi, et même y retourner, dans ce petit soi établi, s'avançant l'air de rien et

n'ayant souvent que cet air à fredonner, l'air du rien, qu'ils entonnent sans complexe, satisfaits que l'encre ait fini par sécher comme un ersatz de sang sorti d'aucune blessure. Pour la plupart, on le sent bien, l'enjeu est de papier, leur horizon une table de librairie où faire pile, le nirvana un frisson télévisé. A l'origine de leur apparition, on sent, quoi? Une molle envie de dire, un petit besoin d'exprimer, le goût gracieux de raconter, bref, l'impérieuse inutilité de réciter quelque chose de vaguement déjà rédigé.

A force de voir déferler sur l'écran de nos boîtes crâniennes tous ces romans-plumes (la décence nous interdit de préciser où exactement ces plumes semblent s'être logées...), on finirait par oublier que certains livres sont travaillés, eux, par des forces abrasives, des pulsions ignées - par une urgence. Une urgence qui les rend uniques, les irrigue et nous contraint à questionner notre rapport au langage. C'est le cas de l'extraordinaire *Rouge de soi*, premier roman de Babouillec, une jeune trentenaire autiste, de son vrai nom Hélène Nicolas, révélée au grand public par des spectacles adaptés de ses textes (*A nos étoiles* et *Forbidden di sporgers*) et un film de Julie Bertuccelli (*Dernières nouvelles du cosmos*, 2016).

Il y a un mystère Babouillec, dans la mesure où l'auteure ne « parle » pas, n'a jamais appris à lire et à écrire. Grâce à sa mère, elle est parvenue, au moyen de petites lettres plastifiées, à former des mots, des phrases, des textes. A surgi alors un univers mental incroyablement complexe, formidablement articulé, riche en images et pétri de pensées, au lexique foisonnant, dénotant une expérience ontologique hors du commun. Le mystère est devenu miracle. De la nuit dévorante de l'autisme a jailli un être de parole doté d'une clairvoyance qui nous ébranle. Toutes nos certitudes quant aux chemins à emprunter pour advenir au langage et soumettre ce langage au travail des formes explosent en plein vol. A croire qu'il existe un corps mental embusqué dans le corps, qui capte et traite et retranscrit - puis, un jour, à force d'être bombardé par les particules linguistiques, émet à son tour. Produit. Créé.

Lisant Babouillec, on pense à cette lettre d'Artaud à Jacques Rivière où l'auteur de *L'Ombilic des limbes* (Gallimard, 1925)



ILLUSTRATION DANIELLO FRAM PHOTO JÉRÔME CHYRE

dit : « Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots. Mots, formes de phrases, directions intérieures de la pensée, réactions simples de l'esprit. Je suis à la poursuite constante de mon être intellectuel. » Cette poursuite, Babouillec la mène chaque jour depuis sa chair secrète et empêchée, avec une vitalité et un gai savoir qui transportent.

Dans *Rouge de soi*, elle est Eloïse Ochello, électron libre qui cherche, par la danse et l'amitié, par l'amour aussi, à « être soi-même et non une identité manufacturée dans la chaîne de l'identité

sociale ». C'est tout le paradoxe de son combat : découvrir le sens de ce « soi-même » qu'abrite sa conscience sans se plier aux codes sociaux ni s'enfermer dans la cage généalogique. Il y a les amis (Suzy, Liz, Federico, Tonio), un flirt (Moshé), une sœur (Disive), une psy (Madame Sanchez). Il y a aussi la danse, l'influence de Pina Bausch, et le rire, qui sauve de tout. Babouillec a « le sentiment de vivre comme une forcenée attachée à la perte de sa conscience », et c'est contre cet attachement, cette perte, qu'elle écrit, en se posant perpétuellement des questions fondamentales que nous devons à notre tour manipuler comme de brûlantes braises entre nos mains malhabiles. Infatigable dans sa quête de l'être entier qu'elle sait réfugié en elle et dont elle redoute la

Infatigable dans sa quête de l'être entier qu'elle sait réfugié en elle et dont elle redoute la fragmentation, Babouillec élabore toutes sortes de stratégies pour embrasser la vie sans rouiller dans le cadre

fragmentation, l'auteure élabore toutes sortes de stratégies pour embrasser la vie sans rouiller dans le cadre. Méditant sur ses origines, l'héritage familial comme le passif immémorial, se voulant à la fois poreuse et étanche, souple et blindée, elle s'expérimente elle-même comme un « ro-déo social féérique capricieux », en prise avec une « liberté organique contrôlée dans un corps en construction ».

Sa soif d'essentiel ne l'empêche pas d'être légère, voire drôle, et si seuls lui importent les questionnements qui ouvrent au monde et à l'autre, elle sait parfaitement décrire le réel, voire lui régler son compte : « La rue est un défilé de nos clichés sociaux et une idéologie satyrique. » L'autisme? Elle en parle de façon radicale, décrivant « ce trou dans son corps, dans son cerveau, comme une épreuve de vie pour apprendre le remplissage des trous où s'engouffre le vide dans le parcours des combattants de la vie ». Chaque phrase de *Rouge de soi* échappe à l'anodin pour signifier au-delà des mots, portée par une volonté polyphonique de « sortir du noir ». Ayant trop longtemps végété dans le gris du handicap, Babouillec, telle la Dorothy du Magicien d'Oz, se révèle friande d'expériences arc-en-ciel. Elle nous dit qu'elle « déraile », mais à côté d'elle, bien des écrivains paraîtront en cale sèche ■

ROUGE DE SOI,
de Babouillec,
préface de Julie Bertuccelli,
Rivages, 142 p., 15 €.

Contact